

E V A

Q U'AI-JE VU ENCORE ?

Une femme en pleine friture, très affairée à emballer et à distribuer des tranches de bami, à rendre la monnaie. C'est la personne à l'expression la plus triste qu'il m'ait été donné de voir. Elle portait un T-shirt rose sur lequel était inscrit en lettres scintillantes: LOVE ME. Deux mots sur deux seins plantureux. J'ai pensé: nous nous ressemblons. Je l'ai imaginée rentrant chez elle après une longue nuit de travail, elle et l'odeur d'huile de friture, dans un appartement vide. Comme moi qui allais rentrer à la maison, bientôt, dans un appartement vide. Mais avec mes frites et ma brochette de viande hachée, je m'en rendrais moins compte. Peut-être.

Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui: j'ai marché dans ma ville et j'ai observé, je me suis arrêtée et j'ai écouté. Parce que c'est ce qu'on fait quand on est seul. J'ai aussi réfléchi. Je réfléchis trop, disent-ils. C'est familial, pas moyen d'y échapper.

J'ai aussi vu un petit garçon qui apprenait à faire du vélo. Il s'est flanqué par terre au moins dix fois, la onzième il a réussi, en se mordant la lèvre, à rester en selle pendant environ cinq mètres. Puis il est tout de même tombé et après il a déclaré très sérieusement: «Hop là, j'y arrive! On va boire un chocolat maintenant?» Il y a eu cette expression sur le visage du père... C'est absurde ce que cela peut m'attendrir.

Une femme d'une cinquantaine d'années, qui parlait avec une amie. Elles étaient très blondes toutes les deux. Avec du rouge vif aux lèvres. Comme si on pouvait faire la fête tous les jours. Elles buvaient du café et ne touchaient pas au biscuit servi avec. Elles donnaient dans la franche hilarité. Cela paraissait naturel. C'est là que j'ai entendu l'une d'elles dire en pouffant: «Je ne sais pas pour toi, mais en ce qui me concerne, *I am seriously underfucked.*» Elle a ajouté en hoquetant de rire qu'elle avait entendu l'expression dans un film et avait songé: il faut que je m'en souviens, elle est parfaitement adaptée à ma situation. Dans leur conversation, rien ne permettait de savoir si elle avait un mari ou non. Ou si elle riait parce qu'il valait mieux en rire.

Un vieux monsieur au regard alerte, qui évoquait à la télévision sa vie et son art. Et son assistante. Il était fou d'elle, disait-il. Tout en lui riait. «Et peut-être même plus que fou.» Mais il n'osait pas utiliser d'autres

mots, précisait-il, sans expliquer pourquoi. Je me suis demandé si éviter d'utiliser certains mots permet aussi de contrôler ses sentiments.

Je suis seule, mais loin d'être perdue. Parfois je me le dis à haute voix. La plupart du temps, je peux en rire.

J'ai trente-six ans. Ce n'est pas jeune, mais pas vieux non plus. Je sais très bien auto-danser et marcher avec des hauts talons, préparer du risotto et être gentille envers les petits animaux. Je n'ai pas encore tout à fait compris comment m'y prendre pour vivre, mais j'arrive plutôt bien à faire semblant. C'est un début, je trouve. Je peux aussi expliquer aux autres de manière exemplaire comment ils pourraient peut-être y parvenir, et on m'écoute parfois, j'ai remarqué, ce qui m'étonne un peu.

Qu'ai-je vu d'autre encore? Un garçon qui avait au-dessus de la lèvre supérieure un compromis entre la moustache et le duvet. Il se tâtait à cet endroit, peut-être par fierté, ou par gêne, c'est possible aussi. Il regardait chez mon libraire préféré les romans de mon auteur préféré. Hésitant, il en a pris un. «Il faut l'acheter», ai-je dit. «Celui-ci est fantastique.» Il m'a regardée comme si je l'avais demandé en mariage, choqué par cette intimité envahissante. Sans un mot, il a reposé le livre. «À la fin elle meurt, maintenant tu n'as plus besoin de le lire.» Aussitôt après, j'ai regretté mes propos.

Et une fille, trop jeune pour être qualifiée d'adulte, bien plus jeune que son amoureux, un homme approchant de la trentaine à la barbe taillée. Je les ai vus marcher, tandis que je rentrais chez moi. Il la tenait fermement, en se donnant des airs de dur sans que ce soit vraiment nécessaire. Il y avait quelque chose de vulnérable, chez elle, dans sa façon de ne pas vraiment savoir quoi faire de ses bras. Ces deux-là ne se connaissent pas depuis longtemps, ai-je pensé. Peut-être était-ce une projection. Parce que cela me renvoyait à l'été de mes quinze ans. Je trouvais à l'époque qu'il était grand temps.

Je ne voulais pas fréquenter les discothèques. Mais avec des principes, on ne va pas loin. J'étais donc là, à côté de la piste de danse. Il faisait chaud et à vrai dire, pas assez noir. J'hésitais entre audace et désir de partir. Je souriais sans discontinuer, c'était certainement la chose à faire. Je n'avais même pas remarqué qu'entre-temps, un garçon était venu se tenir à côté de moi. D'après les critères d'une adolescente de seize ans, il y avait franchement de quoi en faire son mec: une vingtaine d'années, le visage anguleux, bronzé à souhait, le corps musclé, habillé cool. Il s'appelait Francis, a-t-il dit.

«Cet été, je travaille comme sauveteur à Nieuwpoort.» Avec ça, il avait tout de suite joué son plus gros atout: les sauveteurs étaient particulièrement bien classés dans la hiérarchie des amours d'été. J'étais perplexe. À aucun moment je n'avais vraiment cru que, le soir même, je sorterais me promener main dans la main avec un garçon, et j'avais à présent devant moi ce jeune dieu, cet adonis envoyé du ciel qui allait me faire vivre, comme dans un vrai conte de fée, le souvenir le plus incroyable de mon premier baiser avec la langue. «Qu'est-ce que tu fais à tes heures perdues?» Il avait un peu de salive au menton. La sienne, j'espérais, sans en être totalement sûre. Peut-être était-ce celle d'une fille à laquelle il avait posé la même question une heure plus tôt. Distraite par cette atteinte trop humaine à sa beauté, j'ai eu le tort de répondre en toute sincérité: «Je lis et je fais de la musique.» Il a alors rétorqué: «Créature de l'eau sinueuse, tortueuse», comme si ces quelques mots d'un poème de Gezelle appris par cœur pour parler d'amour étaient censés m'impressionner. Est-ce que je voulais aller me promener avec lui au bord de l'eau? Quelques minutes plus tard, je marchais le long du rivage, son bras autour de moi. Est-ce que j'habitais ici? Mes parents avaient loué un appartement. Il avait envie de le voir. Une fois là-bas, sans chercher à faire plus ample connaissance, nous avons commencé à nous embrasser. Enfin, c'était plutôt lui qui m'embrassait, pour une description correcte. Loin de se laisser perturber par mon manque d'expérience, il léchait et mordait sans que rien ne l'arrête. Comme un forcené, il introduisait et retirait son énorme langue, puis recommençait. Il était sans doute, de tout Nieuwpoort et des environs, celui qui embrassait

le plus mal. Comment aurais-je pu le savoir ? Totalement abasourdie, je le laissais faire. Au moins, j'avais maintenant un amoureux, il fallait bien une contrepartie. Ensuite il a commencé à tripoter mon pantalon : ceinture ouverte, bouton défait, et sans autre préambule il a brusquement enfoncé à l'intérieur la moitié d'une main. Je l'ai repoussé, plutôt par peur que par principe. Là-dessus il s'est assis sur la chaise en face de moi et a allumé une cigarette : « C'est toujours la même histoire, j'ai un faible pour les filles moches. La plupart du temps, ce sont justement celles qui se montrent les plus accommodantes, cette fois-ci je me suis trompé, visiblement. » J'ai estimé que cela ne méritait pas de réponse alors que, d'habitude, j'ai plutôt le sens de la répartie. En septembre, quand mes camarades de classe m'ont demandé ce que j'avais fait de mon été, je leur ai répondu : « Je l'ai surtout passé avec mon amoureux Francis, le sauveteur ».

Je pense avoir du talent pour l'amour. Cela peut paraître idiot de dire une chose pareille, mais tant pis.

J'ai eu une relation avec Frank pendant huit ans et sept mois. Il y a un mois, je l'aperçois soudain dans le hall de la gare, en train de regarder fixement les horaires des départs. Après toutes ces années, rien de changé. La peau blanche, les yeux un peu rêveurs. Un corps qui paraît toujours pressé, comme s'il avait toujours un temps de retard et peinait donc à marcher : tout y est constamment en train de chanceler et de remuer très légèrement.

J'hésite un instant, je m'approche. Il me voit, sourit, me serre dans ses bras, plus longtemps que ne le font des amis. La sensation n'est pas agréable. Cela vient de son odeur, je crois, autrefois si familière alors que maintenant, maintenant elle me contrarie.

Parler est plus facile. Je pose les questions. Certains schémas s'installent pour toujours. Il répond. En détail. Il va bien : réussite professionnelle, achat d'une maison dans un endroit sensationnel, toujours très proche de son meilleur ami. Je connais si bien cet homme. Il tire sans trop s'en rendre compte sur sa barbe, rajuste à deux reprises son pull. Il sonde mon regard, ce qui n'est pas regarder. Je le sens, et tout me l'indique : il laisse des vides dans son histoire. Peut-être est-ce seulement ce que j'ai envie de croire. Tout à coup, il me dit : « Et si nous prenions le train ensemble, là maintenant, un petit coup de folie, pour aller à Lokeren par exemple ? » En général, je suis plutôt pour les mauvaises idées. Je lui ai souri d'une oreille à l'autre. Je ne l'ai pas fait.

J'ai trente-six ans. Je me demande si les gens tirent de leur vie des enseignements. Il m'arrive de penser que je fonce chaque fois vers le même mur et que ma tête s'y heurte de plein fouet. Parfois j'ai un autre avis. C'est ce qui s'appelle vivre d'espoir.

[...]



Griet Op de Beeck, *Bien des ciels au-dessus du septième*
Roman traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin

336 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-407-4

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com